

Center for the Study of the Imaginary

*NATION AND NATIONAL IDEOLOGY  
PAST, PRESENT AND PROSPECTS*

Proceedings

of the International Symposium  
held at the New Europe College, Bucharest  
April 6-7, 2001

New Europe College

This volume was published thanks to the financial support  
offered by



Copyright © 2002 – The Center for the History of the Imaginary  
and New Europe College

ISBN 973-98624-9-7

## **La pensée des intellectuels russes sur l'Asie : imaginaire orientaliste ou géopolitique anti-européenne ?**

MARLÈNE LARUELLE

Le thème central de ce colloque est de présupposer qu'il existe un lien intrinsèque, inhérent entre les imaginaires nationaux et les idéologies nationales au sens le plus strict du terme (c'est-à-dire un discours ayant un haut degré de théorisation et consciemment travaillé en tant que tel), entre une identité collective extrêmement multiple et aux différents degrés d'appartenance et la construction discursive, donc linéaire, des aspirations politiques de cette nation ou de cet Etat. Cet imaginaire national peut chercher sa justification dans un passé lointain, il peut également être constitué d'une série de représentations de soi dans l'espace et la géographie, ce que j'appellerai « l'atlas mental » de chaque peuple. Cet « atlas mental » peut être instrumentalisé et servir de fondement théorique, narratif, à des prises de positions géopolitiques. Cet article tentera donc, à travers l'exemple de la Russie, d'éclairer un aspect jusqu'ici mal connu de « l'atlas mental » russe, celui qui concerne l'Asie, et de montrer comment, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'à aujourd'hui, mais avec la parenthèse soviétique, des intellectuels russes cherchent à faire de cet imaginaire asiatique une réalité politique pour la nation russe.

Il est en effet fondamental de lier l'identité nationale à l'imaginaire : l'identité, qu'elle soit d'ailleurs nationale ou

personnelle, n'est pas un donné, quelque chose d'inné, c'est une construction narrative qui sélectionne comme pertinent des objets ou des thèmes. La nation est donc un phénomène relationnel, elle est constituée de traits distinctifs permettant de discriminer ce qui est identité et ce qui est altérité. Le cas russe est particulièrement éclairant sur cette ambiguïté de principe puisque les intellectuels russes ont longtemps hésité et hésitent encore à se définir face à l'Europe. La Russie se pense en effet exclusivement dans son rapport à l'Occident mais elle peut, dans ce discours, utiliser une argumentation tournée vers l'Asie, puisqu'il est plus facile de se définir par la négative, contre l'Europe, que par des traits positifs. La Russie n'est pourtant pas la seule à se définir par des critères privilégiant la différence. Ainsi, les intellectuels « constructeurs de nation » en Serbie ou en Bulgarie ont accordé une grande importance à l'orthodoxie tandis que les intellectuels roumains ont préféré, pour se différencier des voisins balkaniques, insister sur la latinité du pays lorsqu'ils étaient occidentalistes ou sur sa « dacité » lorsqu'ils étaient des partisans de l'autochtonisme.

Différentes constructions identitaires sont donc possibles suivant les intérêts de chaque pays et la qualité de son rapport aux pays voisins. Un certain nombre d'Etats ont ainsi la possibilité de développer un discours affirmant qu'ils occupent une position intermédiaire entre Europe et Asie. C'est le cas par exemple de la Turquie, qui a fondé sa politique intérieure et extérieure au XX<sup>e</sup> siècle sur ce thème, avec l'idée qu'elle était le lieu de rencontre, le carrefour entre monde occidental et monde musulman. C'est également, dans une moindre mesure, le cas de la Bulgarie ou de la Hongrie. Ces deux pays doivent en effet leur nom à des populations, peu nombreuses en Bulgarie mais plus nombreuses en Hongrie, venues d'Asie et plus précisément du monde ouralo-altaïque dans le premier millénaire de notre ère et qui ont dominé des populations slaves

avant de s'assimiler à elle. Certains intellectuels bulgares et hongrois ont ainsi développé l'idée que leur peuple, de par ses origines non-européennes, était particulièrement apte à comprendre le monde asiatique.

Cette idée se retrouve également en Russie. La position d'entre-deux qu'occupe ce pays a en effet amené ses intellectuels à développer une réflexion sur la place de leur pays entre Europe et Asie. Ce thème asiatique est présent dans la pensée russe depuis la 2<sup>ème</sup> moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et a réapparu aujourd'hui après la chute de l'Union soviétique. Cet article tentera donc en particulier de montrer comment cet imaginaire oriental de la Russie a de plus en plus d'implications politiques : s'il faisait partie, au XIX<sup>e</sup> siècle, des mythes romantiques sur les origines asiatiques, il subit aujourd'hui une profonde instrumentalisation idéologique et géopolitique.

Tous les peuples de l'ex-URSS sont aujourd'hui littéralement obsédés par le renouveau des cultures, des traditions et des langues nationales. On a ainsi vu la constitution d'une nouvelle discipline universitaire, la culturologie, qui remplace, dans les cursus universitaires, les anciens cours de marxisme-léninisme ou de matérialisme dialectique. La culturologie russe se propose de donner de nouvelles explications globalisantes du monde depuis la disparition de l'idéologie soviétique : selon ses théoriciens, une meilleure connaissance des religions, des cultures dans le temps et dans l'espace, mais surtout une analyse des Etats selon le critère national devraient permettre à la Russie de trouver sa nouvelle place dans le monde. Tous les phénomènes seraient intelligibles au travers de l'idée de culture. Les imaginaires nationaux russes que nous allons ici étudier prennent donc place dans cette volonté russe existant depuis le XIX<sup>e</sup> siècle de penser que les cultures scientifiques sont éminemment nationales.

## **Les grands courants asiatiques russes au XIX<sup>e</sup> siècle**

Au XIX<sup>e</sup> siècle, toute l'Europe est saisie d'un intérêt pour l'Asie, continent dans lequel elle voit le foyer de l'humanité et la culture des origines. La Russie connaît-elle aussi une poésie romantique tournée vers l'Orient, non pas vers le monde arabo-musulman comme en France ou en Grande-Bretagne mais vers son Orient « intérieur », la Sibérie ou le Caucase. L'intérêt pour l'Orient se précise en fait dans les années 1870 chez les conservateurs russes, en particulier les panslavistes déçus de l'évolution de la situation dans les Balkans. Ainsi, l'écrivain Konstantin Leont'ev (1831-1891) et le linguiste Vladimir I. Lamansky (1833-1914) dessinent une nouvelle Russie qui n'est plus uniquement slave mais également turque ou touranienne. L'identité russe serait ainsi enrichie, selon eux, par ses minorités nationales de Sibérie, du Caucase et d'Asie centrale.

L'imaginaire identitaire de ces deux penseurs les conduit à des considérations également géopolitiques. Ainsi, pour Leont'ev, la Russie a une mission mondiale à réaliser non parce qu'elle est à la tête du monde slave, ce que pensaient les slavophiles, mais précisément parce qu'elle est le moins slave des Etats slaves et le plus touranien. Elle devrait ainsi faire la paix avec l'Empire ottoman et non soutenir les revendications grecques, bulgares ou roumaines contre les Turcs. Lamansky, quant à lui, théorise cette identité orientale de la Russie autour de la notion d'Eurasie : la Russie serait un troisième continent entre Europe et Asie qui aurait pour mission d'unir les populations de religion orthodoxe de Russie et des Balkans avec les minorités asiatiques de l'Empire russe et qui devrait également inclure certains territoires turcs et iraniens. Dans les deux cas, la Russie est donc appelée à développer une nouvelle politique étrangère tournée vers les pays d'Asie et en particulier vers le monde turco-persan.

Dans les années 1880 et jusqu'à la Révolution de 1917 se développe également en Russie un autre courant de pensée asiatique, tourné non pas vers le monde turcique mais vers le monde de langue indo-européenne. Pour ce courant, la Russie a pour mission de défendre les peuples agricoles indo-européens d'Asie, les Indiens, les Afghans et les Persans, contre le monde turco-mongol des steppes. Ainsi, pour N. F. Fedorov (1828-1903) ou S. N. Južakov (1849-1910), le moteur de l'histoire est l'opposition entre les civilisations fondées sur l'exploitation de la terre et les civilisations nomades, et seule la Russie, forte de traditions paysannes, pourrait sauver les paysanneries asiatiques des peuples nomades. Là encore, l'imaginaire aryen de ces intellectuels russes recouvre des enjeux géopolitiques : les prétendus alliés des peuples nomades seraient en effet les grandes puissances maritimes et commerçantes, avec à leur tête la Grande-Bretagne. Malgré son originalité apparente, ce discours russe sur la fraternité aryenne est donc au service des intérêts coloniaux russes puisque l'ennemi reste la Grande-Bretagne et que l'enjeu réel est la possession des Indes.

Il existe également, toujours à la même époque, un autre courant asiatique que l'on pourrait appeler bouddhique ou tibétain, et qui a connu un grand succès parmi les élites de Saint-Pétersbourg juste avant la Révolution. Selon ses partisans, en particulier le prince Esper Uxtomskij (1861-1921), qui fut précepteur de Nicolas II et conseiller de Witte, les populations du Tibet et de Mongolie, voire même de Mandchourie, attendent la venue du tsar russe. La mythologie bouddhique a en effet toujours défini un foyer originel, le domaine mystique de la Shmabala, situé au nord de l'Himalaya et dans lequel certains ont voulu reconnaître la Russie. Le thème du « tsar blanc » est un classique de la pensée politique tibétaine. Nicolas II et son entourage à la Cour furent ainsi très sensibles à ce

mythe et crurent un moment, au début du siècle, pouvoir étendre l'Empire russe sur ces populations alors sous domination chinoise.

On peut également noter l'existence du courant littéraire dit du « panmongolisme » ou du « scythisme ». Pour le philosophe religieux Vladimir Soloviev (1853-1900) comme pour Dmitrij Merežkovskij (1866-1941), un « péril jaune » menace la Russie mais, sous ces allusions au monde japonais, chinois ou mongol, c'est en réalité l'Occident matérialiste et l'européanisation de la Russie qui sont visés. Entre les années révolutionnaires de 1905 et de 1917, les poètes symbolistes décadents Valerij Brjusov (1873-1924), Alexandr Blok (1880-1921) et Andrej Belyj (1880-1934) transforment cette idée du danger panmongol en un appel aux forces originelles d'une Russie païenne et paysanne, héritière d'un monde nomade symbole de régénération et de liberté. Si le Mongol était une figure négative, le Hun et plus encore le Scythe incarnent le caractère alors positif attribué au monde des steppes et son assimilation à la Russie.

### **Le cas de l'eurasisme au début du XX<sup>e</sup> siècle**

Le début du XX<sup>e</sup> siècle fut l'époque la plus engagée en faveur de l'asiatisme de la Russie et le moment où a été le plus théorisé le critère spatial dans la construction identitaire russe. L'imaginaire russe sur l'Orient connut en effet son apogée avec le mouvement dit eurasiiste, et ce n'est pas un hasard si le maximum de l'orientalité possible du discours russe fut atteinte lors de la présence massive d'intellectuels russes en Occident : une fois encore, plus le rejet de l'Europe est fort en Russie, plus le discours identitaire se tourne vers l'Asie. Les émigrés russes furent donc en proie à ce que j'appellerai un processus de *distanciation de soi*, processus qui leur permis de repenser l'empire et de justifier une Russie asiatique.

L'idéologie dite eurasiste est née dans les années vingt au sein de l'émigration russe à Prague, puis à Berlin et à Paris et a regroupé des intellectuels célèbres comme le prince N. S. Troubetzkoy (1890-1938) ou Roman Jakobson (1896-1982), qui ont joué un grand rôle dans le Cercle linguistique de Prague. Le postulat théorique de l'eurasisme est de penser que les pays européens se définissent par l'histoire, sur une échelle temporelle, tandis que la Russie-Eurasie se pense dans la géographie, sur une échelle spatiale. Cette spatialité permet évidemment de justifier l'expansion historique de l'Empire, défini comme « Eur-Asie », c'est-à-dire comme un troisième continent entre Europe et Asie dont la spécificité serait de lier les Slaves avec les populations turciques vivant dans les steppes du Vieux continent. Les eurasistes développent donc un imaginaire orientaliste travaillé regroupant les clichés romantiques sur les steppes, les nomades ou les barbares venus régénérer une culture occidentale décadente. Ce courant intellectuel propose ainsi une relecture extrêmement poussée de l'histoire russe : cette dernière serait marquée par l'interaction entre nomades et sédentaires ; la fameuse domination de l'Empire mongol sur Moscou serait l'époque la plus heureuse de l'histoire nationale et l'Empire russe ne serait que l'héritier des royaumes de Gengis-Khan et de Tamerlan. Les eurasistes pensent également que l'orthodoxie russe serait plus proche du mysticisme musulman soufi ou de la spiritualité bouddhiste que du catholicisme ou du protestantisme.

Là encore, les conséquences géopolitiques de cet imaginaire sont explicites : le colonialisme russe en Asie centrale et en Sibérie ne serait que la poursuite de l'empire des steppes, un mouvement naturel et historiquement justifié. Les eurasistes appellent cependant à un tiers-mondisme avant l'heure, à la libération des peuples colonisés et à leur alliance avec la Russie contre l'Occident colonial. Les conséquences

de cette pensée sont également strictement politiques et économiques : si la Russie est un troisième continent, elle est aussi une troisième voie entre capitalisme et socialisme. Ainsi, pour les eurasistes, le caractère oriental de la Russie justifie leur rêve d'un Etat autoritaire, voire totalitaire, proche de celui de l'Union soviétique stalinienne ou de l'Italie mussolinienne.

### **Le thème oriental dans la Russie contemporaine**

Pendant la période soviétique, toute référence à l'eurasisme comme à l'ensemble de l'émigration russe est interdite. Cet imaginaire orientaliste russe ne réapparaît donc que dans les années 90 avec la chute de l'Union soviétique. Il est aujourd'hui animé par des universitaires proches des milieux dits patriotiques. Tous refusent le nationalisme ethnique, étriqué, et cherchent à reconstruire un empire russe sans référence au marxisme. Ils affirment que seule la Russie peut préserver l'existence nationale des petits peuples et leur coexistence pacifique. Ils apprécient en particulier l'islam des peuples d'Asie centrale et le bouddhisme des peuples de Sibérie et espèrent que le futur Etat russo-eurasien saura se créer une nouvelle idéologie d'Etat, une idéologie religieuse qui unirait orthodoxie, islam et bouddhisme.

Ces nouveaux eurasistes accentuent encore plus que leurs prédécesseurs le caractère politique sous-jacent de leur attirance pour l'Orient. Ils invitent ainsi les peuples du Caucase et d'Asie centrale à ne pas se séparer de la Russie et à former avec elle une nouvelle union eurasiennne. Ils appellent également à la constitution d'aires régionales pouvant s'insérer dans l'économie mondiale en s'opposant au modèle américain. Les plus radicaux, ceux proches de la nouvelle extrême-droite russe comme Alexandre Dugin, appellent sur le plan international à une alliance de la Russie avec le monde

musulman, en particulier avec l'Iran et l'Irak. Les plus nuancés, comme Alexandre Panarin, préfèrent se tourner vers les pays d'Asie-Pacifique, qu'ils admirent pour leur autoritarisme politique et leurs succès économiques. La géopolitique asiatique de ces néo-eurasistes ne reste pas sans impact : ainsi, ces derniers sont souvent les conseillers et les idéologues de certains milieux patriotiques russes, ils sont également présents à la Douma, dans les milieux économiques de la CEI et le complexe militaro-industriel.

L'eurasisme est également en train de devenir l'un des principaux imaginaires politique et national non seulement chez les Russes mais également parmi les minorités turcophones de cet espace, comme les Tatars et les Yakoutes, qui disposent d'une république autonome au sein de la Fédération de Russie, ou bien encore chez les Kazakhs ou les Kirghizes, peuples d'Asie centrale indépendants depuis 1991. Pour les premiers, l'eurasisme permet d'affirmer son droit à l'autonomie et au renouveau des traditions et de la langue nationale, tout en restant loyal envers la Russie. Il permet également d'insister, face à Moscou, sur l'importance du développement de la Sibérie et de l'Extrême-Orient si la Russie veut un jour devenir une puissance asiatique. C'est donc un discours de rééquilibrage des relations entre le centre et la périphérie.

Pour les seconds, l'eurasisme permet de trouver sa place dans le nouveau contexte politique, entre une Russie toujours puissante, une Chine en pleine expansion et des pays d'Asie centrale comme l'Ouzbékistan ou le Tadjikistan, soumis à une pression islamique. La Kirghizie a ainsi développé un discours sur le renouveau des célèbres « routes de la Soie » en espérant ainsi aider au développement de la coopération économique et au désenclavement des pays de la région. L'idée d'Eurasie permet également de mieux intégrer les importantes minorités russes qui vivent dans ces nouveaux Etats indépendants en

considérant comme positif le métissage entre les différents groupes nationaux. Ainsi, le Kazakhstan présente l'eurasisme comme l'identité naturelle des anciens nomades, habitués à circuler entre les différentes cultures européennes et asiatiques et marquées par la tolérance religieuse et le syncrétisme.

### **Les enjeux politiques sous-jacents de l'asiatisme russe**

Les néo-eurasistes ne sont uniquement des intellectuels originaux ou marginaux. Ils s'inscrivent dans des courants politiques très précis, ceux qui affirment que le modèle occidental n'est pas applicable hors de l'Europe et que chaque « aire culturelle » doit se chercher une politique et une idéologie propre face à un processus de mondialisation favorable aux Etats-Unis. Les néo-eurasistes font ainsi de nombreuses références au discours culturaliste agressif du *Clash of civilizations* de Samuel Huntington mais également à Alain de Benoist, le théoricien français de la Nouvelle droite européenne, pour qui les différences entre cultures sont irréductibles.

Malgré l'unité thématique de tous les courants précédemment cités, il ne faut pas nier la diversité de leurs postulats. Le thème eurasiatique est en effet à géométrie variable et n'est que l'enveloppe culturaliste d'une pensée éminemment politique ou philosophique. Ainsi, on ne peut que différencier les intellectuels du XIX<sup>e</sup> siècle et du courant eurasiste des années vingt, célèbres pour la qualité et la richesse de leurs réflexions, des penseurs contemporains, qui leur sont peu comparables. Notons également que, si les premiers réfléchissaient à une identité russe dans le cadre d'une philosophie profondément orthodoxe, certains néo-eurasistes comme Dugin se distinguent aujourd'hui par leur néo-paganisme emprunté à l'extrême-droite occidentale. La grande influence de l'ethnologue soviétique Lev N. Gumilev (1912-1992), qui avait conjugué

un discours eurasiatique avec des propos biologisants et racistes, fait ainsi du néo-urasisme contemporain une pensée ethniciste, contraire aux présupposés des pères fondateurs.

Le monde intellectuel russe semble ainsi toujours divisé, dans ses discours identitaires, entre deux idéologies, celle qui pense la Russie comme un pays européen et celle qui affirme qu'elle dispose au contraire d'une irréductible spécificité, tournée au XIX<sup>e</sup> siècle vers le monde slave et les Balkans, aujourd'hui vers l'Asie et le Moyen-Orient. A travers cet imaginaire national russe sur l'Orient, on remarque que l'idée d'un empire n'est pas perçue négativement en Russie comme elle l'est aujourd'hui en Europe occidentale. Les intellectuels russes se refusent en effet toujours à comparer leur empire, celui des tsars comme celui de l'Union soviétique, avec le colonialisme occidental en Afrique ou en Asie. L'empire reste appréhendé comme la forme politique et étatique idéale de la Russie, justifiée par la nature comme par l'histoire. La force mais aussi la faiblesse de la pensée eurasiiste au sein des mouvements patriotiques russes classiques est précisément son ambiguïté entre nationalisme et impérialisme. En réalité, les eurasiistes affirment un particularisme nationaliste envers l'Europe mais une universalité russe impérialiste face à l'Asie ou aux peuples conquis. Cette ambiguïté d'une pensée russe ne sachant si elle se veut relativiste ou messianique se retrouvait déjà chez Dostoïevski.

Le discours eurasiiste semble ainsi correspondre au nouvel imaginaire d'une partie des intellectuels russes qui se sentent rejetés de l'Europe par l'extension de l'Union européenne et de l'OTAN vers les anciens pays de l'Est et qui cherchent à justifier le tournant russe vers l'Asie. L'idée d'« Eurasie » est ainsi une idéologie du ressentiment, une tentative de penser l'échec

de la Russie. Cette dernière est un cas particulièrement intéressant pour l'étude des imaginaires nationaux car les « constructeurs » de l'identité russe insistent et ont insisté sur le rôle joué par *l'espace* dans cette construction, thème peu développé face à la prédominance de *l'histoire* comme instrument du discours dans les pays d'Europe occidentale ou centrale. Ainsi, en Russie, les intellectuels sont passés d'un imaginaire asiatique classique, jouant des clichés romantiques sur l'Orient et sur les nomades, à un discours géopolitique engagé, appelant à une union de la Russie et de l'Asie contre l'Europe et les Etats-Unis. A travers cet exemple russe on peut donc réfléchir aux liens étroits existant entre, d'un côté, l'imaginaire national, et, de l'autre, des idéologies nationalistes. Car cet « atlas mental » n'est pas uniquement le produit de l'histoire ou des traditions d'une nation, il n'est pas uniquement l'affirmation d'une identité culturelle, il est également le fruit d'une pensée politique et peut devenir, comme c'est le cas aujourd'hui en Russie, l'instrument théorique d'une nouvelle idéologie expansionniste.

### **Bibliographie indicative en langues occidentales**

◆ Généralités sur la question :

BASSIN, Mark, *Imperial Visions: Nationalist Imagination and Geographical Expansion in the Russian Far East, 1840-1865*, Cambridge University Press, 1999, 329 p.

BASSIN, Mark, « Russia between Europe and Asia, the Ideological Construction of Geographical Space », *Slavic review*. Vol 50, n° 1, 1991, p. 1-17.

HAUNER, Milan, *What is Asia for Us: Russia's Asian Hearthland Yesterday and Today*, Londres-New York, Routledge, 1992, 264 p.

NIVAT, Georges, « Du panmongolisme au mouvement eurasien. Histoire d'un thème millénaire », *Cahiers du monde russe et soviétique*, Paris, EPHE-Sorbonne, 1966, p. 460-478.

RIASANOVSKY, Nicholas V., « Russia and Asia. Two Nineteenth-Century Views », *California Slavic Studies*, n° 1, 1960, p. 170-181.

◆ Sur le courant eurasiste des années vingt :

BÖSS, Otto, *Die Lehre des Eurasier*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1961, 130 p.

HALPERIN, Charles J., « George Vernadsky, Eurasianism, the Mongols and Russia », *Slavic Review*, vol. 41, n° 3, 1982, p. 477-493.

HALPERIN, Charles J., « Russia and the Steppe », *Forschungen zur osteuropäischen Geschichte*, Berlin, 1985, p. 55-194.

LARUELLE, Marlène, *L'idéologie eurasiste russe ou comment penser l'empire*. Préface de Patrick Sériot, Paris, L'Harmattan, septembre 1999, 423 p.

RIASANOVSKY, Nicholas V., « The Emergence of Eurasianism », *California Slavic Studies*, University of California Press, 1967, p. 39-72.

SEROT, Patrick, *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*, Paris, PUF, 1999, 353 p.

◆ Sur le néo-eurasisme :

BILENKIN, Vladimir, « The Ideology of Russia's Rulers in 1995: Westernizers and Eurasians », *Monthly-Review*, New York, n° 5, 1995, p. 24-36.

DESERT, Myriam, PAILLARD, Denis, « Les Eurasiens revisités », *Revue des études slaves*, Paris, IES, 1994, p. 73-86.

FISCHER, Jens, *Eurasismus: eine Option russischer Aussenpolitik?*, Berlin, 1998.

LARUELLE, Marlène, « L'Empire après l'Empire : le néo-eurasisme russe », *Cahiers du monde russe*, Paris, EHESS, n° 42, janvier-mars 2001.

LARUELLE, Marlène, « Lev N. Gumilev (1912-1992) : biologisme et eurasisme en Russie », *Revue des études slaves*, Paris, IES, n° 1-2, avril 2000.

THOM, Françoise, « Eurasisme et néo-eurasisme », *Commentaires*, Paris, Julliard, n° 66, 1994, p. 303-310.

◆ Sur les réappropriations du discours oriental russe par les turcophones :

LARUELLE, Marlène, « Jeux de miroir. L'idéologie eurasiste et les allogènes de l'Empire russe », *CEMOTI*, Paris, CERI, n° 28, 1999.